

## ANDRÉ GIDE ET LÉON BLUM

Il y aurait beaucoup à dire sur la figure que fait Gide dans la vie de Léon Blum telle que la raconte son dernier biographe (1). Allégrement écrit par un journaliste passionné, ce gros livre se lit vite ; peut-être aussi a-t-il été conçu, documenté et rédigé un peu vite... Peu importe que Marcel Drouin y apparaisse comme "l'oncle de Gide" (p. 24) ; mais, entre autres choses, parler tout uniment de "venin raciste" (p. 49) et de "commentaires antisémitiques" (p. 50) à propos de la fameuse page du *Journal* du 24 janvier 1914, c'est juger un peu hâtivement de l'intention qui fonde ces réflexions d'un homme qui, lors de l'affaire Dreyfus, n'avait pas hésité sur le parti à prendre (mais la signature de Gide en tête des "listes" publiées par *L'Aurore* en 1898 n'est même pas mentionnée...).

Ne reprenons pas ici le débat (2), mais saisissons l'occasion d'évoquer, en reproduisant pour nos lecteurs un témoignage divulgué en France voici près de vingt ans (3), ce qui fut sans doute l'avant-dernière rencontre de Gide et de Blum (4) : ces souvenirs de Carl Burckhardt ne la situent qu'approximativement, dans "la fin des années 40", et, en l'absence d'autres documents qui en fassent état, on ne peut proposer pour la date de ce dîner qu'une "fourchette" un peu large — entre le 16 décembre 1946 (jour de la constitution du gouvernement socialiste homogène de Blum) et le 18 janvier 1947 (jour où Gide quitte Paris pour Genève (5), le cabinet Blum devant dix jours plus tard céder la place au premier gouvernement de la IV<sup>e</sup>

(1) Jean LACOUTURE, *Léon Blum*, Paris : Éd. du Seuil, 1977 (un vol. br., 24 x 15,5 cm, 600 pp. + 16 pp. ill. h.-t., 59 F).

(2) V. BAAG n° 34 (avril 1977), pp. 45 sqq. : "Les Citations de M. Berl".

(3) Dans *Le Figaro littéraire*, n° du 19 décembre 1959, pp. 1, 5 et 6. L'article était illustré de trois photographies, portraits du "zoologiste Johannes Strohl" et de "Léon Blum, après 44" (p. 1), et du "poète Ludwig Derleth" (p. 5).

(4) Leur dernière entrevue devait avoir lieu le 20 mars 1949 (v. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 129).

(5) *Ibid.*, p. 55.

République après l'élection de Vincent Auriol à la Présidence, celui de Paul Ramadier).

Malgré sa longueur, nous reproduisons intégralement ce texte, où l'auteur donne le plus souvent le pas à des considérations très générales sur la relation détaillée de son dîner (qui est plus exactement un déjeuner) avec Gide et Blum à Matignon. Mais si l'évocation que fait Burckhardt du poète Ludwig Derleth nous entraîne fort loin de Gide, il n'en est pas de même de ses souvenirs sur Jean Strohl, le grand naturaliste de Zurich, sur lequel on relira les assez nombreuses mentions qu'en font le *Journal* et les *Cahiers de la Petite Dame*. Fidèle ami de Gide, il avait contribué en 1928 (il avait alors 42 ans) au recueil d'hommage du Capitole avec des "Réflexions sur les relations entre l'art et la science" formulées "à propos de l'œuvre de M. André Gide", dont il admirait fort "la passion profonde pour tout ce qui est vivant, (...) le respect enthousiaste de la variété des manifestations vitales et (...) enfin le don divin de relater les découvertes faites, en paroles exquises et délicates qui n'enlèvent à ses observations rien de leur état de puissance" (6) — et il développait les raisons particulières qu'il avait d'apprécier *Dindiki*, *le Voyage au Congo* et *Corydon*...

---

(6) In *André Gide*, Paris : Éd. du Capitole, coll. "Les Contemporains", 1928, p. 270-1. Signalons que le Fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet conserve 44 lettres de Jean Strohl à André Gide et 14 lettres (copies) de Gide à Strohl, toutes inédites encore.

UN DÎNER AVEC GIDE

CHEZ LÉON BLUM

SOUVENIRS D'UN TÉMOIN

39  
39:  
39:  
39:  
3

395  
396  
397  
398

399  
400  
401  
402  
403  
404

405  
406  
407

408 I  
409

410  
411 T

412 T  
413 E

414 T  
415 T

416 T  
417 F

418 T  
419 E

420 E  
421 T

422 T  
423 T

424 E  
425 T

426 T  
427 T

428 T I  
429 T I

430 T E  
431 T M

432 T M  
433 T M

434 E M  
435 T M

436 T M  
437 E M

438 F M  
439 F M.

conque fait un retour sur son passé et ne s'en  
as à une chronologie autobiographique s'apercevra  
impressions enregistrées par la mémoire s'ordon-  
lon un plan déterminé comme le dessin d'un tapis.  
ériences très anciennes ont une répercussion sur  
événements décisifs survenus à des paliers d'âge  
ou plus tardifs ; des tâches concrètes s'imposent  
eau, selon un rythme défini, souvent à de grands  
lles, dans des conditions étonnamment similaires.  
s effets de la reconnaissance, certains accroisse-  
notre somme d'expérience ne sont pas uniquement  
les changements de position et à des cristallisa-  
notre pensée et de nos sentiments, mais déclen-  
des chocs extérieurs, infiniment variés. Souvent  
it de rencontres avec les êtres les plus divers,  
ça et là, de-ci de-là, rencontres souvent très  
et étrangement reliées les unes aux autres, se-  
thématique, par les réactions intimes qu'elles  
ent.

conversation poursuivie dans le préau d'une éco-  
à plus d'un demi-siècle, peut poser pour la pre-  
is une question, en quelque sorte pour toujours.  
de la vie, cette question prendra une insistance  
te, à la suite de nouvelles sollicitations exté-  
— événements, faits, observations — souvent les  
ices : l'expression changeante d'un visage, l'om-  
couleur, le murmure du vent, l'odeur d'un feu  
toujours associés aux mêmes circonstances très  
, qui acquièrent ainsi, en dehors du temps, un  
etroit, une sorte de présence constante, comme le  
a mélodie court du commencement à la fin d'une

a — à la toise de notre tempérament individuel  
rrespondances de ce genre qui nous semblent aus-  
lles que le souffle. A l'inverse, d'autres ne  
e nous étonner. Parmi ces expériences surprenan-  
toujours rangé les rapports de mes congénères  
ortune et l'infortune, ces deux sœurs insépara-  
Nietzsche disait qu'elles grandissent ou res-  
es, ensemble.

Chez la plupart de ceux que j'ai rencontrés, leurs relations avec ces jumelles dissemblables qui nous escortent à travers la vie, furent très révélatrices. Même ceux qui étaient très sûrs de leur liberté de jugement entretenaient avec elles des rapports en général soumis à une magie aussi primitive que chez les populations dites arriérées, qu'ils considéraient comme des sujets à éduquer. Certains acceptaient les biens de la vie avec gratitude, parfois aussi ses maux comme une épreuve ; mais je n'en ai guère connu qui, dans la grande alternance des joies et des douleurs, soient restés impassibles. Chez la plupart, les rapports à l'égard de ces deux forces étaient pénibles, mais vainement voilés. Je n'en ai approché que peu qui se soient placés en toute liberté en face de leur destin.

Dans ma petite enfance, un oiseau pénétra un jour dans ma chambre, cogna contre la vitre, chancela, battit de nouveau des ailes et finit tout à coup par trouver l'issue. "En voilà un qui a eu de la chance !" dit la bonne femme commise à ma garde.

"Qui sait ?" pensai-je, mais je jugeai préférable de ne pas formuler tout haut ma pensée. Depuis lors, parmi tous les signes d'arrogance heureuse, d'accoutumance heureuse, de sournoise quête du bonheur, d'espoir silencieux ou d'efforts courageux pour passer du malheur à la sécurité, il m'est parfois arrivé de voir quelqu'un, dans des conditions données, s'exprimer ouvertement sur le compte de la fortune et de l'infortune sans se laisser effaroucher par cette sphère inconnue, un peu troublante, sans évoquer l'anneau de Polycrate.

Tout ce qui se rattache à ce domaine forme pour moi un vaste motif complexe — réparti sur des années. Aujourd'hui j'y voudrais puiser pour mettre en relief quelques incidents, parce que les personnalités qui les déterminèrent correspondent à une image vivante, et leur comportement, leurs dires méritent à ce titre un intérêt dont je m'occupe également dans mes notes, et qui, au fond, apportèrent un témoignage encore plus important.

Je raconterai donc tout d'abord un épisode qui se situe à la fin des années 40. Un jour d'hiver, peu avant sa mort, Léon Blum me convia à un déjeuner à l'hôtel Matignon. Au moment où je gravissais le grand escalier de sa résidence, je vis un homme de taille moyenne, mince, coiffé d'un chapeau, vêtu d'un paletot très ajusté, un peu pincé à la taille, qui me précédait.

Il posait lentement, marche par marche, le pied sur le tapis rouge qui amortissait le bruit de ses pas. Il dégageait on ne sait quoi d'étrange, je ne dirai pas d'inquiétant, mais, au figuré, comme un parfum de fleur

auquel se mêlerait un parfum de soufre. Sa nuque, émergeant d'un cache-col de soie, était rejetée en arrière, en une attitude à la fois singulièrement consciente et comme sournoise. Agé, parcheminé, presque dépouillé de substance et en même temps juvénile, comme une fraîche tige de narcisse dans la neige. J'accélérai le pas — quelque chose me poussait à rattraper cet homme et à le regarder. Je voulais savoir, me débarrasser de mes impressions contradictoires. A présent, je découvrais le profil, comme taillé dans un bloc marmoréen, qui serait longtemps resté exposé à la pluie, un marbre battu par les intempéries, mais les intempéries de la grande ville. Le visage se tourna lentement, une expression que des portraits m'avaient rendue familière m'apparut — une expression de pureté ravagée, disons frustrée, et en même temps d'ironie infiniment savace, qui n'ignore rien et cependant manquait d'assurance. Enfin, sous les verres des lunettes, le regard brun, méfiant et tendre, pénétrant et aussitôt voilé, m'atteignit. Alors seulement je reconnus l'homme : c'était André Gide. Il se rendait au même déjeuner, auquel assistait également une journaliste d'outre-mer très notoire. Ce fut mon unique rencontre avec André Gide. Je l'avais reconnu à ses portraits. Nous nous mîmes tout de suite à parler de notre ami commun, l'inoubliable professeur de zoologie, Johannes Strohl.

Le lecteur du *Journal* de Gide est, dans ces pages, souvent tombé sur Strohl. Sur le compte de peu d'êtres il s'exprime avec autant de sérénité, une amitié et une gratitude décantées qu'aucun doute n'effleure. Strohl semble comme épargné par le doute gidien, le regard double ne l'atteint pas, le moraliste français d'une époque tardive entretient avec lui des rapports merveilleusement sûrs et simples.

Comme si nous étions de vieilles connaissances, Gide me dit, dès les présentations : *"Notre ami, notre inoubliable ami"*, et continua : *"il avait tout, mais il n'avait pas de chance, il a été martyrisé, vous l'avez deviné, vous l'avez su. Il était incomparable par sa bonté et par sa liberté, il était lumineux."* Puis, avec un singulier éclair, un regard en coin : *"Il ne démasquait pas son prochain"*, et, après une brève méditation, il émit une remarque fort surprenante : *"Il faisait penser à saint François."* Mais en prononçant ce nom passa sur son visage un reflet troublant, signifiant que la validité de ce jugement était sujette à caution, demeurait en suspens comme le fléau mouvant d'une balance, qu'il y entrerait peut-être du persiflage — un brin de persiflage, combien ? Juste ce qu'exigeait la qualité littéraire de mon interlocuteur, qui lui interdisait peut-être d'employer une comparaison aussi usée ; peut-être aussi, pas de per-

sifflage, mais simplement une inconsciente mesure préventive, parce que cette comparaison qui s'était imposée de façon aussi inopinée au rebelle ne s'accordait pas à son style, à ce nom que sans doute il prononçait à contre-cœur et que dès lors sa mimique devait remettre en question. Mais enfin, avec un calme parfait, comme s'il avait sous les yeux le personnage en chair et en os, il déclara : *"Cette ligne si sévère dans ce visage si doux."*

## SUR UN MIROIR OBSCUR

Tout d'abord, le temps me manqua pour réfléchir à cet étrange *"Il n'avait pas de chance"*, Léon Blum nous entraîna dans la conversation générale. Mon amphitryon, tout comme son illustre convive, était au soir de sa vie. Une sagesse sereine caractérisait Blum en ses dernières années. En 1945 déjà, il m'avait dit une fois qu'il éprouvait de plus en plus de difficulté à vivre avec la fougue de jadis les conflits auxquels ses contemporains se heurtaient. Pendant sa captivité à Buchenwald, dont le dénouement probable, en dépit du traitement de faveur dont il jouissait, avait été fort incertain, bien des mobiles humains et historiques lui avaient semblé extrêmement relatifs, voire insensés. Il lui était arrivé ce phénomène singulier : il avait, à cette époque, fait connaissance avec le livre sans doute le plus célèbre, mais qu'il n'avait jamais vraiment lu jusqu'alors et ce grâce à un codétenu affecté à son service, un docte exégète de la Bible, comme on disait, qui lui citait sans cesse des passages du Livre Saint, si bien que Blum avait fini par lire lui-même, d'un bout à l'autre, l'Ancien Testament, l'histoire du peuple hébreu. Il estimait que depuis lors rien ne s'était passé et n'avait plus été discuté qui n'y figurât déjà, comme sur le fond d'un miroir obscur. Après le "voltage", selon son expression, de ce livre, bien des événements contemporains lui avaient soudain semblé manquer de tension. (Il dit que devant cette volonté et cet effort d'une époque si reculée une sorte de sentiment désespéré de la relativité l'avait envahi.) En dépit de sa situation encore très précaire, il n'avait plus puisé parfois de réconfort que dans de toutes petites choses insignifiantes, comme par exemple la possession (voire la possession en propre) de menus objets sans importance qu'on lui avait laissés, notamment une petite coupe de provenance chinoise.

Une fois assis à la table de Blum, la journaliste américaine tint le dé de la conversation. Elle revenait toujours avec insistance sur le même point (c'était l'époque des grands procès d'après guerre) et réclamait avec véhémence des condamnations, tout en dégustant son homard. Soudain, une expression de lassitude et d'impatien-

ce passa sur le visage de notre hôte. Il interrompit la dame courroucée, se tourna vers moi et demanda : "On m'a raconté que quelqu'un que vous connaissez bien a une fois fait sauter la banque pendant la guerre, puis est reparti, laissant sur le tapis tout son immense gain. Est-ce exact, et pourquoi a-t-il agi ainsi ?"

La journaliste aussi s'était tournée vers moi et s'écria :

— Oui, pourquoi a-t-il fait cela ?

Je rectifiai et dis qu'il n'avait jamais fait sauter la banque, mais simplement récolté au jeu une très grosse somme, dans des conditions surprenantes. Et je racontai que l'intéressé, en 1941, à la veille de s'envoler vers Londres, avait attendu pendant des jours et des jours une occasion propice de prendre l'avion destiné à le conduire de Lisbonne en Angleterre, pays qui, à cette époque, vers la fin du "blitz", comme on l'appelait, n'était pas un séjour de tout repos. Il vivait donc en état d'alerte, attendant à toute heure l'annonce éventuelle d'un départ imminent. En conséquence, il n'avait quitté son hôtel de Lisbonne qu'un seul soir, où quelques diplomates l'avaient entraîné à une villa de campagne située à une heure de voiture de la capitale. Il avait insisté pour que l'on regagnât de bonne heure la ville, mais, sur le chemin du retour, comme on traversait Cintra, ses compagnons éprouvèrent une répugnance manifeste à passer devant le casino sans s'arrêter. Ils y entrèrent donc, pour une partie de baccara. L'hôte dépendait de leur voiture pour faire le reste du trajet. Ses compagnons lui promirent de ne pas s'attarder plus d'une heure. Il téléphona à son hôtel et, s'étant assuré qu'aucune convocation n'était venue pour lui de l'aérodrome, il se résigna à rester. Pendant que les autres s'attaquaient pour jouer à un jeu dont il ignorait les règles, il erra à travers les salles et finalement, pour passer le temps, posa un billet de cent escudos sur le numéro six d'une table de roulette. Le six sortit. Il ramassa son gain et sa mise et les poussa sur le numéro sept. Le sept sortit à son tour. Alors il éprouva du malaise. Récupérant sa mise, c'est-à-dire les cent escudos, dans la pile de billets amoncelés devant lui, il poussa les gains vers une vieille rate des tripots, miséreuse, saignée à blanc, qui, hors d'état de risquer le moindre enjeu, avait suivi d'un regard fixe, un peu envieux, l'événement toujours vaguement insolite. Après quoi il s'en fut.

— *A cause de ce sentiment de malaise, s'écria tout à coup Gide, et avec la plus grande attention : Qu'en pensez-vous, quel fut ce sentiment ? Pourriez-vous l'analyser, l'interpréter ?*

— Après coup, cela me semble très facile, répondis-je, mais peut-être l'interprétation sera-t-elle fabriquée pour les besoins de la cause. Je crois que, d'après ce qu'il dit alors, il avait voulu garder intacte sa chance de vol et sacrifié ce gain tombé du ciel pour ne pas gaspiller une chance à cause d'un hasard au fond méprisable.

#### LA SOUDURE NE SE FAIT PLUS

— Voilà, déclara à présent Gide, qui touche à une question qui m'a occupé toute ma vie. Une loi universelle, la loi de la compensation de la fortune et de l'infortune.

Et, s'échauffant de plus en plus :

— Oui, c'est très juste, la fortune est soumise à la loi de compensation. Il en existe quantité d'exemples frappants pour tout observateur lucide. Combien nombreux ceux que l'on pourrait citer ! Au surplus, vous savez, les réflexions les plus intelligentes sur la chance et la malchance, ce ne sont pas nos moralistes qui les ont formulées, mais Frédéric Nietzsche.

Ainsi parla Gide, si peu de temps avant de quitter ce monde.

Au cours de sa longue existence, André Gide a suscité des admirations et des colères nombreuses. C'est du mélange de ces deux sentiments que se compose en général la gloire humaine. Son ami Jean Schlumberger raconte que, vers la fin de sa vie, on le trouvait toujours devant un grand cahier dont il couvrait les feuillets de son écriture serrée. Lui demandait-on ce qu'il écrivait, il avait accoutumé de répondre :

— Tout ce qui me passe par la tête, comme cela vient, sans relire.

A ses amis, il disait :

— Le titre de ce dernier ouvrage sera Amen ou les Jeux sont faits.

Tout son style est inclus là. Sur une page, un mot ressortissant au plus intime des mystères humains ; sur l'autre page, une formule triviale, empruntée aux salles de jeu. Environ la même époque, il disait : "Prendre les choses comme elles sont, jouer avec les cartes que l'on a en main, se vouloir celui que l'on est" ; et, par là, on en viendrait à l'existentialisme, mais il continue : "Ce qui ne doit pas empêcher de lutter contre tous les mensonges, toutes les falsifications." Et, ici, le moraliste reparait. Même dans sa pieuse jeunesse, Gide n'a jamais poursuivi de rêverie sur l'au-delà. Il pensait que le royaume de Dieu n'est qu'ici-bas, et tout de suite. Son



infatigable curiosité s'adressait à la terre et aux hommes, aux énigmes de la nature, à tout ce qu'il nous reste à découvrir en nous-mêmes.

Dans son *Journal*, il écrit : "Déjà, de la mort s'est glissée entre moi et les choses (les êtres un peu moins) et la soudure ne se fait plus. J'ai pris congé ; je suis congédié ; il n'y a pas à y revenir."

Et là-dessus il ajoute : "Je trouve cela très beau, parfois, de voir se cramponner à la vie ; ne pas consentir à lâcher prise ; mais pas toujours ; et dans certains cas, comme le mien, il est séant de consentir."

Avec aisance et égalité d'humeur, il s'efforçait toujours d'exprimer les choses les plus sérieuses dans les termes les plus simples. A Montaigne le liaient des affinités fraternelles. Dans son *Journal* du 15/2/1940, nous lisons : "Et c'est ce qui me faisait souhaiter plutôt de mourir au loin, dans je ne sais quel accident, comme souhaitait aussi Montaigne, sans témoins prêts à attacher à ces derniers instants une importance que je me refusais à leur reconnaître. Oui, sans autres témoins que de rencontres et anonymes."

L'antique cérémonial, ce pathos de la mort de La Boétie, comme tout ce qui est représentatif et ornemental, l'irritait.

Et, tout à coup, à propos de Johannes Strohl, ces mots sans restriction, presque pathétiques.

#### EN ARRIÈRE DE MOI, UNE BONNE MAIN

Sur le chemin du retour, entre l'hôtel Matignon et la rue de Grenelle, je réfléchissais à ces paroles, je songeais à Strohl, mort de bonne heure. Si j'avais à écrire sur lui, me disais-je, ce ne pourrait être qu'un panégyrique. Je le revoyais devant moi, et aussi Gide qui l'observait du coin de l'œil et au voisinage de Strohl se faisait de plus en plus calme et détendu. De ce visage puérilement lumineux, trois forces se dégageaient : la bonté, la riqueur et la liberté.

La bonté de Strohl était de qualité rare. Elle ne se traduisait pas, ainsi qu'il arrive fréquemment, par un souci d'agir en faveur de son prochain. Elle était simplement là, inébranlable, dans le présent. Elle n'admettait pas la déception. Elle surmontait tous les obstacles sans s'en apercevoir. Elle coulait, comme d'une source. Elle conciliait en elle l'opposition de la force et de la faiblesse, elle procédait de l'une et de l'autre. D'ailleurs, chez lui, il ne s'agissait pas d'une bonté rétrospective, si répandue ; la sienne ne consistait pas en remords, en pardons, en réparations. Elle a-

abolissait d'avance la possibilité d'attitudes intérieures tel le remords, ou de gestes sentimentaux comme le pardon. Elle était là, en tant que force constante, dominée — après chaque rencontre avec Strohl, on s'en allait réconforté.

"*Cette ligne si sévère dans ce visage si doux*", avait dit Gide. Oui, la ligne descendant du haut front aux joues encerclait d'un trait d'ombre tranché ces yeux d'une clarté unique comme des cimes sombres et rêveuses encadrent la bleu du ciel. Sa sévérité était en corrélation avec la nature particulière de sa bonté, car cette bonté était semblable à une lumière qui ne laissait passer que la vérité, partout où elle pénétrait, et la scission totale d'avec toute fausseté était particulièrement sévère en lui. Mais cette scission n'était jamais un jugement ; rien qu'une différenciation, une exclusion.

L'observateur superficiel s'étonnera qu'un homme d'une sincérité aussi stricte entretint des rapports si simples, voire amicaux, avec un personnage comme Gide, personnage aux recoins et aux replis sensationnels, ce démoralisateur qui moralisait éternellement avec la plus subtile intelligence. Cela tient à la faculté que possédait Strohl de reconnaître en chaque apparition de ce monde le contenu en soi et pour soi, l'appartenance à un principe supérieur, de ne jamais l'aborder avec des comparaisons malveillantes, une craintive affirmation de soi, d'aimer toute manifestation vivante et ainsi toutes les luttes, toutes les contradictions. Strohl ne se croyait pas forcé de dénoncer les leurres, les falsifications, les intentions impures, mais il les abolissait par sa seule présence, lorsqu'il les rencontrait dans son entourage. De là sa liberté. "*Il ne démasquait pas*", la vérité cachée derrière toute simulation et dissimulation coïncidait avec sa propre clarté.

Il discernait cette vérité dans toutes les langues, sous toutes les formes, il discernait son flux, sa transformation éternelle, dans l'évolution biologique — tout de même que la biologie, son domaine, ne se limitait plus au cadre des possibilités de connaissance de son temps ni même ne s'accomplissait pas sous une forme mécanisée, de statistique, mais se devait considérer comme un tout, toujours de nouveau traversé par le puissant champ de forces que constitue l'histoire de l'esprit humain. Tel qui ne s'occupe que de l'appareil périmé de modes de la pensée humaine se voit appliquer l'épithète d'humaniste. Ce représentant des sciences naturelles, lui, était humain, parce qu'il animait tout ce qu'il regardait.

Je me souviens d'une promenade ensemble à l'Untersee, par un soir de juin, où il m'entretint des poissons, des

oiseaux aquatiques, des insectes. S'évadait-on avec lui dans la nature et se la faisait-on expliquer par lui, il en parlait toujours en poète. Il le pouvait, précisément parce qu'il était passé maître du tangible, de ce qui se pouvait peser et mesurer. Voilà pourquoi parfois l'allégorie aussi lui était permise. Là, point de limites entre le royaume de la nature et celui de l'esprit. *"Il faisait penser à saint François."* Le domaine naturel comme le domaine spirituel est soumis à la loi de la mutation où beaucoup d'éléments disparates concourent à la cohésion du monde ; éléments que cherchent à dissocier ceux qui sont dépourvus de cet amour qui rapprochait tant notre ami de saint François, si bien que l'irradiation émanant de lui (*il était lumineux*) était tout à la fois un grand reflet où se miraient les formes fraternelles incluses dans la création — les étoiles, les hommes, les bêtes.

Sous bien des rapports, il s'apparentait à Büchner, auprès duquel il s'est complu avec un jugement si équitable, privé de son génie poétique, mais peut-être plus affranchi que lui de son époque. C'était en outre un esprit constamment traversé par les forces du monde. Ces forces, il les supportait.

Dans les données de son pays natal et de sa patrie électorale, la Suisse, cet Alsacien avait trouvé le moyen de surmonter, de façon féconde, la tension entre les natures française et allemande, de concilier ces deux essences en lui, de les éclairer l'une par l'autre en tant que phénomène. Il était capable de démontrer que là où régnaient au premier plan l'antagonisme, les différends et les accusations, en réalité une œuvre commune s'édifiait, insensiblement, sous forme de dons et d'acquêts.

Chaque rencontre avec lui procurait la réconfortante certitude que çà et là — bien rarement — parmi nous, quelqu'un peut surgir qui abolit le danger par sa seule existence, d'un seul regard de ses yeux calmes, et, de tout rocher qu'il frappe, fait jaillir une source.

Oui, voilà à peu près en quels termes j'aurais conçu mon panégyrique de Strohl.

Et maintenant cet *"Il n'avait pas de chance, on l'a martyrisé, vous l'aviez deviné, vous le saviez"* ?

Dans son *Journal*, Gide raconte qu'en mai 1927 il visita en compagnie de Strohl les collections d'histoire naturelle à l'université de Zurich — crustacés, coraux, insectes — avec un intérêt passionné ; et il pense que le souvenir de cette visite n'a été gâté pour lui que par le fait qu'au lieu de se borner à écouter il ne fut que trop enclin à faire montre de ses connaissances, tant chaque parole de Strohl était stimulante, excitante, voi-

re exaltante. *"Il dit toujours exactement ce qui peut m'être de plus de profit et je l'écoute inlassablement."*

Suit un épisode dans une taverne, l'Opfelhammer, où Gide, qui cette fois a invité son amphitryon suisse Strohl, laisse un maigre pourboire *"dont le souvenir, déclare-t-il, suffit à m'empoisonner tout le reste du jour"*, ainsi que les jours suivants. Il se cassait la tête pour découvrir pourquoi il avait commis cet impair, et finalement il en conclut que c'était parce que Strohl le regardait pendant qu'il payait — et pour expliquer le sentiment de gêne qui l'avait frappé il cite avec beaucoup de finesse le passage d'*Ubu Foi* où Ubu dit à sa femme : *"Vous êtes bien laide aujourd'hui ; est-ce parce que nous avons du monde ?"*

Plus tard, le 10 mai, Gide apprend que ce jour-là, au déjeuner du 6 mai, Strohl a laissé son parapluie à la taverne, et il écrit dans son *Journal* : *"Il avait sans doute remarqué l'insuffisance du pourboire que je laissais et voulait se réserver un prétexte pour retourner là-bas sitôt après et donner, en arrière de moi, une bonne main."*

Et il ajoute : *"Extraordinaire raffinement de délicatesse, de discrétion et de bonté."*

#### LES "COSMIQUES MUNICHOIS"

Des changements d'humeur ainsi observés comme au microscope, à la loupe du temps, pesés sur la balance d'or, renseignent très exactement sur un homme. Gide, au contact de Strohl, se trouva en quelque sorte maintenu dans une sphère de bonté délicate, où il n'a pas toujours accoutumé de se tenir. D'autre part, il nous renseigne sur un instinct particulièrement développé en lui, qui peut inspirer de la complaisance ou du malaise. Il est, comme le prouvent les deux notations précédentes, extrêmement sensible à l'impression que provoque son comportement. De là son penchant irrésistible à la confession et à l'apologie, qui, depuis Rousseau, a porté les confessions publiques jusqu'à un point extrême où le sentiment de bonheur auquel on aspire au moyen de la confession rejoint peut-être en définitive le besoin d'être compris, et aussi, qui sait, un instinct féminin, étranger aux grands hommes d'action. Le bonheur serait donc d'être compris sans restriction après aveux complets, et en outre de trouver si possible l'approbation et enfin l'admiration. Une fois l'admiration obtenue, tout devient licite, nul obstacle ne s'oppose plus à la plénitude du sentiment et à la confiance joyeuse qui va de pair avec lui. A qui tout est permis, puissance et bonheur appartiennent — et pour bien des gens le bonheur consiste dans le sentiment

que "leur chance augmente".

Cela aussi, Nietzsche l'a discerné dans l'aveu qui quête la sympathie, lorsqu'il définit la règle de prévoyance de l'homme heureux, à l'égard de l'envieux. C'est la règle de prévoyance du puritain, qu'il résume dans la recette suivante : "Pour que notre chance ne nous expose pas à la calomnie, il nous faut porter en nous des infirmités visibles." Et sous une forme plus profonde, plus semblable à un aveu : "J'aime celui qu'envahit la crainte quand le dé tombe en sa faveur." Nous voilà revenus à la partie de jeu de Cintra. Mais il va encore plus loin dans cette direction quand il dit : "La poursuite de la fortune caractérise les hommes incomplets et point réussis."

Et ceci m'amène à la seconde rencontre, à l'autre incident que je voulais relater. Ici, un postulat opiniâtre fait place à la confession en quête de sympathie. Sans doute en est-il parmi les lecteurs qui connaissent de nom le poète allemand Ludwig Derleth, mort il y a quelques années au Tessin, dans un grand isolement. Certains d'entre eux connaissent aussi son œuvre, ces proclamations rédigées sur le ton des ordres du jour napoléoniens, *Le Mariage sésaphique*, *La Mort de Thanatos*, et son grand livre, écrit sur le tard, *Le Coran franque*, qu'il acheva vers la fin des années 1920 et au début des années 30, à Bâle.

Derleth appartenait, à l'origine, au cercle des "Cosmiques munichoïses", comme on les appelait. Il se rapprochait aussi du milieu de Stefan George ; plus tard, il rompit toute attache personnelle et vécut solitaire. Il s'était lié d'amitié avec ma mère, c'est par elle que je fis sa connaissance. Quand j'allai le voir à l'hôtel Kraft sur la route du Rhin, à Bâle, il se dressa tout à coup devant moi, dans une tenue ecclésiastique — redingote noire, large col-cravate très montant. Au dessous de son grand front brûlaient des yeux sombres qu'il riva sur moi, impassibles et scrutateurs.

Le visage présentait de vastes surfaces qui rappelaient celui de Hegel ; mais ce n'étaient pas, comme chez ce dernier, des surfaces glacées, sous les orages nordiques de la pensée. C'était une force d'expression franque, tournée vers le monde, toujours agile et chaude, qui faisait paraître presque étonnant le débit solennel de la grande et forte bouche. Ce trait déconcertant pour nous Occidentaux s'abolissait d'ailleurs parfois très vite, car chez Derleth le passage du langage de voyant à un humour avisé, souvent savoureux, saisissant, était très imprévu.

Lors de ma visite (qui eut lieu par une journée très claire), Derleth alluma dès mon arrivée une bougie placée

sur une petite table au milieu de la pièce sans cesser de me fixer du regard ; puis, comme s'il accomplissait un rite liturgique, il me dit : "Posez-moi une question, une question est une lumière que l'on allume en plein jour." Tout d'abord, peu habitué à des choses de ce genre, ma surprise fut si grande que je ne pus que répondre : "Plus tard" ; mais la conversation s'engagea et, par la suite, nous eûmes des entretiens riches et substantiels, qui cotoyaient toujours de près l'humour. Il me décrit une fois son mode de travail, m'annonça que *Le Coran franque* touchait à sa fin. Il y travaillait tous les jours, se mettait devant son écritoire dès l'aube, en commençant par peindre au haut d'un grand feuillet de parchemin une initiale gothique, en quelque sorte pour se concentrer, ou comme pour accomplir un acte de consécration, puis le texte suivait. Mais à présent l'heure du jugement était venue ; le dernier jugement relatif à l'œuvre en cours avait eu lieu à Rome, bien des années auparavant, et maintenant il était de nouveau imminent. Ce jour-là, les pages condamnées seraient extraites du volumineux manuscrit et lentement livrées aux flammes, feuillet par feuillet, en un holocauste expiatoire. Il me pria donc de dresser un petit bûcher de fagots, le neuvième jour consécutif à cet entretien, en un lieu abrité et entouré de marronniers, proche de la maison que j'habitais alors. Sur le coup de la troisième heure post-méridienne, il se trouverait à l'endroit prévu et l'autodafé nécessaire s'effectuerait.

Je ne pus alors me défendre de poser la question banale : "Par ce temps ?" A quoi Derleth répondit : "Il fera beau, sans un souffle." Et, en effet, neuf jours après cette conversation, quand sonna la troisième heure post-méridienne, le ciel était lumineux, sans la moindre brise. Derleth, toujours revêtu de son costume ecclésiastique, une longue chaîne d'or au cou, gravit la pente abrupte, tenant dans la main douze tulipes rouges à longues tiges, et suivi de sa jeune et belle femme qui devait l'assister pendant le rite sacrificatoire. Elle portait les feuillets de parchemin où s'inscrivaient les initiales et l'étroite calligraphie du texte — lourd fardeau dont il ne me fut pas permis de la décharger. Le petit tas de bois fut allumé ; par trois fois, Derleth fit le tour des flammes qui montaient. Trois fois, il sembla les effleurer avec les tulipes rouges, puis il déposa les fleurs, prit en silence un feuillet après l'autre des mains de sa femme, livra chacun au feu avec un grand geste lent. Une fois la dernière page réduite en cendres, il refit le tour du bûcher, s'arrêta encore un instant d'un air songeur, se détourna et s'en fut.

En descendant la pente, je lui dis : "Vous m'aviez

engagé, lors de ma première visite, à vous poser une question. Je le fais et vous demande la signification de cette scène. Était-ce un acte de consécration, un sacrifice, une offrande expiatoire — ou une invocation à la destinée propice, pour assurer la fortune de l'œuvre à présent achevée ?”

Derleth s'arrêta, me fixa de nouveau du regard, comme la première fois.

— C'est, m'expliqua-t-il, en digne adieu aux parties de l'ouvrage qui ont dû être écartées au nom d'une unité supérieure et c'est aussi une expiation.

Et presque sombre :

— Mais que parlez-vous de fortune ? Le bonheur n'est pas bon, le bonheur est à l'usage des hommes petits, il les corrompt.

Pourtant, il est écrit dans son Coran :

D'une main délicate, il cultiva le bonheur et nourrit le germe de la douce volupté. — Ce qui plus tard jaillit au centuple de la semence — nous l'avons éprouvé, utilisé, savouré.

Et aussi :

Nous portons dans nos mains les lots du destin,  
nous ignorons ce que nous gaspillons de nous-mêmes ;  
nos rêves nous emportent encore en plein éther  
au centuple de la semence — nous sommes tombés.

#### ON L'A MARTYRISÉ

La route est longue qui de Gide l'observateur, le grand écrivain français, clair, transparent, abondamment loué, abondamment critiqué, sage et chargé d'expérience, va à Ludwig Derleth, cet Allemand solitaire, agissant sur des Allemands solitaires. Loin de moi la pensée de signaler un contraste inconciliable entre des nations — ce serait trop facile et, aussi, injuste. Toujours est-il que l'on peut, puisque nous effleurons ce sujet, rappeler certaines manifestations à jamais incompatibles, qui expliquent que, malgré tant de points communs toujours de nouveau invoqués, des peuples si étroitement rapprochés dans l'espace sont plus éloignés l'un de l'autre que le feu et l'eau.

"Pas de bonheur, le bonheur est à l'usage des hommes petits, il les corrompt." Involontairement, je pensais à ce "happiness" qui s'étale dans les journaux et revues, aux conseils techniques et hygiéniques destinés à l'obtenir et à le conserver — puis à ce voluptueux mépris du bonheur, l'aspiration vers un glorieux anéantissement, selon l'expression de Spitteler, la "morsure du cheval

noir d'Odin", suprême récompense du héros Siegfried.

Soudain, cet entretien avec Derleth, déjà reculé dans le passé, me revint en mémoire, tandis que par cette fraîche matinée parisienne d'un gris d'argent, à l'hôtel Maticnon, les deux vieux hommes parlaient d'abord de la chance du joueur, puis de cette conception qui semble automatique, selon laquelle le bonheur serait soumis à la loi de compensation. Enfin, je réfléchissais à la caducité de ces opinions et idées préconçues, appliquées à un homme tel que Strohl : "Il n'avait pas de chance, on l'a martyrisé."

La chance, voilà encore une tout autre notion que le bonheur, et qui englobe infiniment moins, car le *Glück* allemand se recoupe avec le beau mot clair français de *bonheur*, le côté terrestre de la béatitude, sur lequel plane aussi une grâce — encore que *Glück* soit plus riche d'acceptions multiples, de sous-entendus — un vocable germanique d'ailleurs tardif qui ne fit son apparition qu'au XII<sup>e</sup> siècle.

"On l'a martyrisé." J'ignore à quoi cette remarque avait trait (je ne veux pas le savoir). Mais je ne crois pas que pour un homme comme Strohl le martyre, s'il lui fut imposé, fût synonyme de souffrance ou de malheur. Chez des hommes de sa trempe, tout subit une transformation particulière — le poison peut leur devenir un baume. Ils évoluent sur un plan pour lequel vaut, bien au delà du domaine chrétien, la parole : "La liberté intérieure de l'homme et sa souveraineté sur toutes choses consistent en ce que chaque chose lui semble divine et que pourtant il n'a besoin d'aucune." Le mot est de Martin Luther.

CARL J. BURCKHARDT,  
membre de l'Institut.

(Traduit de l'allemand  
par Louise SERVICEN)